



*L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination.*  
(BACHELARD, 1994<sup>6</sup> [1957] : 17)

Le poème vient de la bouche qui l'a formulé et de la main qui l'a écrit ; il vient aussi de l'espace où cette main a tracé son écriture. Car tout espace est à traduire : « même le désert qui pourrait sembler [l'espace] le plus inhabité sédimente les signes, de toute sorte, de ceux qui y ont vécu, y vivent, y ont passé, y passent » (BERGERET & TAMBOURA 2004 : 15). Hélas, on a encore et toujours l'idée du désert comme l'endroit où rien ne pousse. On dit même que dans le désert non seulement rien n'y pousse, mais que le désert est l'endroit qui ne laisse rien pousser ou croître... et pourtant le poète et professeur Yves BERGERET, seul Européen dans cet espace africain des montagnes du bord méridional du Sahara, au Mali, fait naître des poèmes-peintures du lieu.



© Yves Bergeret

Depuis six ans Yves Bergeret travaille plusieurs fois par an avec cinq peintres-paysans de Koyo, un village Dogon isolé sur un plateau sommital, parmi les montagnes à l'entrée du désert dans le Nord du Mali. Ce village est sans écriture. Il maintient avec une vigilance sourcilleuse ses coutumes, ses rites et son identité collective. Il vit pratiquement en autosubsistance. Environ quatre cents personnes y habitent, exclusivement de la même ethnie. Cette ethnie, qui parle le

toro tégu, a installé depuis six à sept siècles une vingtaine de villages sur les pentes des montagnes tabulaires isolées de la région ; leur aire linguistique se déploie sur cent kilomètres d'est en ouest et quarante, du nord au sud. Les habitants de Koyo sont extrêmement attentifs à ne pas se mêler aux peuples de la plaine, dont les plus importants, et historiquement dominateurs, sont des Peul. Le village de Koyo n'est accessible qu'à pied et, pour une partie de l'itinéraire, en escalade. Yves Bergeret y partage totalement la vie des habitants. Ayant été progressivement accepté par le village, il procède de la sorte : vivant dans ces lieux, les parcourant peu à peu avec l'autorisation des Anciens et la compagnie vigilante des peintres, il crée le poème du lieu. Ce poème est l'aboutissement de son parcours physique et sensible de cet espace. Il compose un poème court, en forme d'aphorisme, pour des raisons de traductibilité et pour des raisons de lisibilité sur des supports qu'il utilise en plein air. Son poème transmet quelque chose du lieu. Une fois qu'il a écrit ses mots français, le poème-peinture ne fait que commencer : les peintres-paysans africains peignent à leur tour leurs propres signes graphiques, « dans le voisinage exact des signes alphabétiques » (BERGERET & TAMBOURA 2004 : 16) que Yves Bergeret leur a préalablement traduit en leur langue. Sur le même support, les peintres posent leurs signes qui dès le début, ont été des récits, par lignes et traits, de leur parcours du même espace qu'avec eux le poète Européen avait parcouru dans les heures et les jours précédents. Leurs signes graphiques sont leur réponse à ce que Yves Bergeret a dit lui-même en réponse au lieu. À peine ont-ils fini de les peindre, les peintres tiennent toujours, selon leur expression, à « lire au poète Européen ce qu'ils ont écrit », terminant de la sorte leur acte de transmission de quelque chose ; ils vérifient que Yves Bergeret prenne effectivement note sur son carnet. La « performance » décrite ici

se renouvelle chaque fois d'une manière rituelle. Les poèmes-peintures sont ainsi créés toujours ensemble : d'un côté, lui (l'Européen) & de l'autre, les autres (les Africains).



© Yves Bergeret

Or la collaboration du poète et des artistes-peintres a lieu dans l'intention que l'œuvre finie –la pierre, la bannière du paysage– soit lue et acceptée dans les deux systèmes, et doublement légitimée. Ces deux systèmes différents, il aura fallu les désigner dans une relation de va-et-vient socialement sanctionnée, et cette relation est **une relation de traduction**, tant par le rôle social joué par ses acteurs comme par la nature du processus de création. (FERNÁNDEZ OCAMPO, 2005)



La conception de ces œuvres est, elle aussi, **une affaire de traduction**, donc de responsabilité éthique. Ainsi, les artistes-peintres acceptent le genre nouveau et le matériel de travail proposés par le poète. Ils acceptent aussi de peindre des motifs pariétaux sur un support mobile, soit, en définitive, de mettre en page leurs pratiques domestiques. Peintres et poète se redressent pour interpréter leur récit. Chacun des textes, l'un alphabétique, l'autre figuratif, est un pan de tissu que l'on coud ensemble avec le fil des noms des lieux. (FERNÁNDEZ OCAMPO, 2005)

© Yves Bergeret

Le support utilisé pour tous ces poèmes-peintures peut être soit des bannières en tissu soit du papier de riz ou bien de grandes pierres de grès que le poète européen & les artistes-peintres africains, choisissent, peignent et dressent définitivement dans des emplacements particuliers des montagnes. Ce sont les poèmes-peintures sur bannière ou papier que le poète **Yves Bergeret PARATRADUIT** partout dans le monde en les exposant en Afrique, en Amérique et en Europe. Aujourd'hui, à l'aide de quatre « exemplaires » de poèmes-peintures exposés dans la salle de

conférences de la Faculté de Philologie et Traduction de l'Université de Vigo, le poète-professeur Yves Bergeret nous invite à parcourir avec lui quatre espaces de traduction & paratraduction tout au long de sa conférence que le **GRUPE DE RECHERCHE TRADUCCION & PARATRADUCCION** a voulu enregistrer avec l'aimable soutien technique de la télévision en ligne de l'Université de Vigo (UVIGO-TV <http://www.tv.uvigo.es/VODpublic/traduccion.es.html>) très récemment créée.



Ce qui pourrait être une critique facile, manichéenne et essentiellement occidentale du degré de manipulation auquel peut arriver en Afrique un poète blanc avec des « créateurs » noirs du pays, devient l'exemple parfait d'une production contemporaine et moderniste où la traduction se matérialise en des poèmes-peintures qui instaurent des espaces de rencontre où l'un (l'Européen) et l'autre/les autres (l'Africain/les Africains) se traduisent mutuellement en maintenant tout un chacun sa propre identité culturelle. Le GROUPE DE RECHERCHE TRADUCTION & PARATRADUCTION veut informer en ligne sur la phénoménologie de cette activité réalisée par Yves Bergeret, sur ce qu'elle représente et peut nous apprendre concernant la subjectivité de tout traducteur et de la nature de son acte traductif. Or, comme nous l'a très bien montré Alexis NOUSS dans la sixième conférence de son séminaire magistral intitulé *Le nouvel horizon philosophique de la traduction* (Disponible en ligne sur le site du Groupe : <http://webs.uvigo.es/paratraduccion/seminario.html>) ces deux aspects sont essentiels à la considération de la traduction comme pratique métisse (métissée et métissante). Reprenant les propositions d'Agamben, Alexis Nouss nous a bel et bien dit à haute voix que traducteur je me transforme en réfugié dans la langue et la culture étrangère en même temps que j'accueille le réfugié dans ma langue et ma culture. « Traduit de » ou « traduit en », ces deux expressions recourent les syntagmes largement idéologisés et à maintes reprises dénoncés tout au long du premier séminaire organisé par le GROUPE DE RECHERCHE TRADUCTION & PARATRADUCTION. Départ/Arrivée ; Source/Cible. « Traduit de » ou « traduit en » ? Alexis Nouss préfère plutôt dire « traduit ENTRE » et voici les derniers propos avec lesquels il conclut ainsi le séminaire magistral qu'il a eu l'extrême gentillesse de nous offrir en don il y a quelques mois : ***Lorsque je traduis je traduis autant l'autre en moi que je me traduis en l'autre, trouvant par ce contact, cette exposition, cette extraversion dirait Lévinas, cette épreuve de l'étranger dirait Berman, des ressources langagières, des modes de pensée et d'expression qui y étaient latents et que je réactive. J'accueille l'étranger qui se réfugie dans ma langue mais aussi je me réfugie moi-même dans la sienne. Bref, je suis un sujet métis !*** (NOUSS, 2005 : en ligne).

Pour commémorer la Journée Mondiale de la traduction en 2005, à l'heure de la construction d'une nouvelle Europe sans frontières mais à barbelés ensanglantés, le GROUPE DE RECHERCHE TRADUCTION & PARATRADUCTION dans un premier acte s'interroge encore et toujours sur le sujet-traduisant (plutôt que traducteur) qui en Occident signe heureux de son statut légal et éditorial mais qui ailleurs, comme c'est le cas d'Yves Bergeret au Mali, sait qu'il n'est pas auteur mais flux identitaire. La poésie d'Yves Bergeret est une poésie en pluridisciplinarité qui devient transdisciplinaire grâce à l'aide toute particulière de ces créateurs populaires qu'il veut appeler « poseurs de signes ». Elle prend forme spécialement ici dans une optique « Nord-Sud » orientée vers l'Afrique Noire et du Maghreb. Quand Yves Bergeret lit, interprète et traduit l'espace africain il ne traduit pas « de » la langue française ou « en » une langue africaine quelconque, mais « entre » les deux : il traduit autant l'autre en lui qu'il se traduit en l'autre trouvant par ce contact, cette exposition, cette « épreuve de l'étranger », des ressources langagières verbales, non verbales et verbo-iconiques, des modes de pensée et d'expression qui étaient latents dans l'espace africain qu'il parcourt depuis six ans et qu'il réactive dans la paratraduction européenne qu'il nous offre aujourd'hui dans sa conférence qu'il a bien voulu intituler très précisément ***ESPACES ENTRE : paroles, signes et gestes au nord du Mali***.

TRADUIRE ENTRE ! Les mots d'une langue européenne, le français, transforment la langue et la culture africaines d'accueil et les signes de celles-ci vice-versa. Avec la création des poèmes-peintures, l'Européen Yves Bergeret et les Africains poseurs de signes subissent une transformation de leur propre langue et de leur propre culture. La phénoménologie de la traduction s'expérimente ainsi comme transformation et métamorphose. Et cette vision invite le GROUPE DE RECHERCHE TRADUCTION & PARATRADUCTION à s'affirmer sur l'abandon des notions de départ et





d'arrivée, de source et de cible ainsi qu'à réviser les raisonnements fondés sur les postulats d'équivalence, de compensation ou de fidélité. Dans leurs poèmes-peintures, le poète Yves Bergeret et les artistes-peintres africains, poseurs de signes, laissent chacun leurs traces, et l'un et l'autre/les autres se traduisent sans éliminer aucune distance ni aucune différence. Non pas ou l'un ou l'autre, mais ET l'un ET l'autre/les autres en un même temps et un même espace. Le « ET » traductif dont nous parle magistralement Alexis Nouss régit le *modus operandi* de cette affaire de traduction qui s'est instaurée entre Yves Bergeret et les poseurs de signes africains. Certes l'idéologie traductionnelle classique aime poussé des « ou ... ou » puisque, pour elle, le Texte d'Arrivée est censé remplacé le Texte de Départ. Mais plutôt que de dire des « (h)ou ... (h)ou » mieux vaut dire en traduction des « ET ... ET » pour **pouvoir lire le texte traduit comme s'il avait été écrit dans une langue ET dans une autre** (Écouter NOUSS, 2005 : en ligne).



© Yves Bergeret

Il est évident que la traduction suppose toujours un espace de médiation et de participation à au moins deux univers. Mais comme le prouvent à merveille ces poèmes-peintures du Nord du Mali, traduire ne veut pas dire éliminer les différences et les distances pour accueillir l'étranger en lui ôtant toute marque d'étrangeté. Traduire veut dire reconnaître l'autre avec toutes ses marques d'altérité présentes dans la traduction & la paratraduction. Traduire c'est non pas l'un ou l'autre mais l'un et l'autre en même temps dans un espace de l'entre-deux où l'un ne devient pas l'autre ni l'autre ne résorbe pas dans l'un. (Voir YUSTE FRÍAS, 2005 : 78 et *sqq.*)

La nouvelle Europe que tout le monde veut construire devrait savourer ces poèmes-peintures que vous allez écouter et voir tout de suite en ligne à l'aide de la voix et des mains filmées d'Yves Bergeret. Grâce à la traduction & paratraduction de l'Autre, l'Union Européenne pourrait apprendre non seulement à accueillir l'étranger qui se réfugie dans une langue et une culture européennes mais aussi à se réfugier dans celles de l'étranger. Car, comme le dit très bien Alexis Nouss : « Il n'y a plus de réfugiés ou plus exactement : nous sommes tous des réfugiés » (LAPLANTINE & NOUSS 2001 : 566).

### Références bibliographiques :

BACHELARD, G. (1994<sup>6</sup> [1957]) *La poétique de l'espace*, Paris : P.U.F.

BERGERET, Y. & TAMBOURA, Y. (2004) *Si la montagne parle*, Montélimar : Voix d'encre.

FERNÁNDEZ OCAMPO, A. (2005) « Les signes naissent à Koyo », dans CARDELLI, A. *et al.* (ouvrage sous presse) *La montagna parla... dipinti poema in Mali*, Rome : Museo Nazionale Preistorico ed Etnografico Luigi Pigorini.

LAPLANTINE, F. & NOUSS, A. (2001) *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Paris : Pauvert.



- NOUSS, A. (2005) « Traduction et métissage [Traducción y mestizaje] ». Sixième conférence du séminaire intitulé *L'horizon philosophique de la traduction*. Propos recueillis, enregistrés, numérisés et mis en ligne par José YUSTE FRÍAS, Vigo : Université de Vigo, Groupe de Recherche **TRADUCTION & PARATRADUCTION**. [Document MP3 en ligne] : <http://webs.uvigo.es/paratraduccion/seminarioNOUS/PARATRADUCCIONseminarioNOUSS06.mp3>
- YUSTE FRÍAS, J. (2005) « Desconstrucción, traducción y paratraducción en la era digital », dans YUSTE FRÍAS, J. & ÁLVAREZ LUGRÍS, A. [eds.] (2005) *Estudios sobre traducción: teoría, didáctica, profesión*, Vigo : Servizo de Publicacións da Universidade Vigo, coll. **TRADUCCIÓN & PARATRADUCCIÓN**, n° 1, pp. 59-82. (Publication dont la lecture est aussi disponible en ligne : <http://webs.uvigo.es/jyuste/JoseYusteFrias%202005c.pdf>)



© Yves Bergeret